

Thibaud
Janody

Abandon

Tétanisé, je regardais mon interlocuteur avec désespoir. Moi, après six années de travail dans le domaine des lettres à l'université, des heures de travail à apprendre l'informatique et tous ces usages, seul, sans aide de quiconque ; avait alors bon espoir de trouver un emploi qui comblerait mes attentes pour ma vie professionnelle qui venait vers moi. J'estimais mon profil polyvalent et intéressant pour les entrepreneurs. Je ne réalisais alors pas encore à quel point j'avais tort. Les premières désillusions ne se firent pas attendre, mes CV furent très vite refusés ou laissés sans réponses, des dizaines de mails automatiques renvoyés avec des phrases écrites par défaut : « votre profil est intéressant, nous vous recontacterons lorsque nous aurons une nouvelle opportunité qui vous conviendra mieux ». Cette langue de bois commerciale sonnait à mes oreilles comme une bordée d'injures à l'intelligence de tous les jeunes qui désespéraient de trouver un emploi.

Étais-je idiot ? Je ne le pense pas. Étais-je si inutile ? Je n'étais pas mauvais en français, du moins je le pensais, une solide culture générale, un esprit critique et qui plus est une très bonne expérience en informatique que j'ai moi-même forgée dans la douleur. Je travaillais pour des particuliers qui souhaitaient avoir leur propre site Web pour un moindre coût qu'un Webmaster professionnel, je n'avais pas le cœur à faire payer en ces temps des sommes folles. Alors que fallait-il de plus ? Que n'avais-je pas par rapport aux autres ? Je voulais faire ma vie dans l'informatique, créer, être innovant et utile, je ne désirais nullement ce que m'offraient les Lettres. Être professeur ne m'enchantait guère, devoir enseigner le français à une bande de sauvages, enfants comme parents me révoltait et le monde du livre m'attirait encore moins.

Je cherchais la stabilité, un emploi qui me mette à l'abri du besoin, moi qui avais assez souffert justement du manque lors de mon enfance, et ce jusqu'à mes études, je n'eus pour toute aide que l'amour de mes parents, l'état étant trop occupé à nous écraser d'impôts plutôt que d'aider sa jeunesse à progresser.

Je pensais tout d'abord qu'il me manquait un diplôme, que tous mes refus venaient de cette cause. J'entrepris donc de faire une formation en BTS pour rassurer les employeurs sur mes capacités, une fois de plus les refus s'accumulèrent : « profil incompatible », je cotais trop cher aux entreprises pour un BTS en alternance. Effectivement, il est tellement plus aisé de prendre un jeune d'une vingtaine d'années voir moins, payé la moitié du SMIC à peine, alors que dans mon cas, la loi les obligerait à me rémunérer correctement. Le choix est alors très rapidement trouvé, pour eux qui ne sont que dans une optique de profits. Un jeune avec une année d'expérience ne vous causera aucun ennui, fera plus au moins correctement son travail et ce sera tout. Il n'aura aucun esprit d'innovation, aucun esprit critique, mais il sera embauché. Je n'eût droit pour ma part qu'à des études « préjudiciables » selon les termes d'un directeur d'école dont je tairais le nom par politesse, ayant été éduquée contrairement à lui. Ce jour là je me trouvais à St Quentin en Yvelines et venais d'essayer un nouveau revers, « nous étudierons votre cas avec attention », m'avait dit le directeur de l'école privée dans laquelle je venais de postuler. Sous ses faux sourires se cachait un esprit sans pitié et quelque peu méprisant, prenant de haut toute personne qu'il estimait moindre que lui.

Immédiatement j'eus un terrible pressentiment et je commençais alors à lui trouver plusieurs failles pour me rassurer sur cet entretien. Je voyais alors en lui l'archétype du commercial pédant qui trouve dans l'art, les lettres, la culture de simples hobbies, des choses inutiles dans la vie active. Il confirma mes pensées en laissant échapper une légère vantardise sur ses choix de vie ; lui avait fait le bon choix, une école de commerce puis il s'était retrouvé directeur de cette école privée. Je n'en sus pas plus que ce qu'il me dit, lors de notre entretien voyant que je n'avais aucune difficulté à lui répondre et à ne point tomber dans ses pièges, il se laissa aller à quelques remarques personnelles.

Il me compara à l'un de ses amis, qui avait fait de longues études en histoire de l'art et qui vivait en faisant de nombreuses visites de châteaux, des conférences et autres. Toutes les connaissances, la culture de cette femme qui devait être très intelligente et être une personne riche pour lui ne se résumait qu'à « avoir un peu de conversation lors d'un dîner ». Ces paroles me hérissèrent.

Je me réconfortais en lui trouvant toute sorte de défauts, son costume cravate noir, sa tonne de gel qui ridiculisait ses cheveux et sa vie de directeur dont il était particulièrement fier. Mon esprit devint alors aussi vil que le sien et je le jugeais sévèrement sans même le connaître tant mon dépit était grand. Je lui reprochais d'être une personne seulement capable de donner des ordres et de mettre en avant sa position, son salaire par rapport aux autres et je le trouvais exécrable. Sa fierté résultait de faits sur lesquels il n'avait pas prise. Les chiffres de réussite de l'école, mais celui des élèves qui travaillent dur ? Ses journées à remplir des piles de papiers ou à flâner, car il était le genre d'homme qui délégait le travail le plus usant à ses secrétaires, j'avais pu le voir à l'œuvre avant de le rencontrer, derrière son bureau. Il n'était qu'un simple automate, effrayer par l'idée de prendre des risques, de voir les chiffres de réussite de « son » école baisser, rendez-vous compte !

Il passa bien cinq minutes à se vanter de sa réussite dans cette école.

À la colère succéda l'abattement. Je me transformais en une statue qui ne savait quoi répondre, mes paroles devinrent vagues devant le peu d'intérêt qu'il portait à mes qualités. Je m'entretins avec lui pendant une bonne demie heure avant qu'il me congédie en me serrant la main, toujours ce faux sourire, j'en envie de le frapper par désespoir, mais je me retins et je quittais ses lieux maudits.

Je marchais la tête basse vers la gare, je n'avais pas la force d'appeler mes parents et de leur annoncer ce nouvel échec. Ils avaient tant sacrifié pour que moi et mes frères puissions faire nos études que je me sentais fautif et me blâmaient pour mon manque de réussite professionnel.

Il me restait la possibilité de faire une licence d'informatique, mais je savais bien que les mathématiques enseignées là-bas seraient d'un niveau bien trop fort pour moi-même avec toute la bonne volonté du monde.

Je m'assis sur un banc lorsque j'arrivais près des trains, je pouvais encore voir le nom de l'école et son enseigne. Je détournais le regard, il me semblait que les lettres, mon dernier bourreau, me narguaient.

Après ce revers, je fis ce que j'avais la fâcheuse habitude de faire et qui me plongeait dans des troubles douloureux, le point sur ma vie et je me trouvais bien pitoyable.

À l'approche de mes vingt-six ans j'avais obtenu diplôme de lettres, de cinéma et je maîtrisais l'informatique. Mais cela ne m'avait donné aucune opportunité professionnelle et je n'avais pour ainsi dire, rien.

J'entendais alors les rires moqueurs de mes concitoyens « quelle idée de faire Lettres, tout le monde sait qu'on ne trouve aucun débouché dans cette filière, sauf si vous voulez être professeur ». Ces mises en garde, je les avais déjà entendues depuis le lycée, mais la littérature et l'écriture étaient ma passion et dans la fougue de la jeunesse j'avais décidé d'en faire ma vie, je ne me voyais pas faire autre chose et me projetais déjà comme écrivain. Lors de mes études, je découvris les joies de la création informatique qui s'allie très bien avec l'écriture et j'y consacrais un temps considérable. Là où mon infâme directeur se trompait, c'était qu'avoir idée et savoir était une bien meilleure chose que de ne savoir faire qu'une simple ligne de code. À quoi ne vous sert donc un employé qui n'a aucune idée, aucune velléité d'amélioration du travail confié ? Lui était le gardien des vieilles traditions qui voulait qu'on ne pût être bon dans plusieurs domaines, mais « correct » dans ces derniers et il n'en voulait donc pas.

Ceux de son espèce n'avaient pas saisi, ce qu'ont beaucoup de jeunes entreprises avait compris, que l'innovation passait par ces profils « atypiques » et qui travaillait bien souvent à l'étranger.

Dans le train, j'eus la force de saisir le téléphone et d'annoncer à mes parents la nouvelle et malgré leurs appels à ne pas renoncer à continuer d'espérer, j'étais là et triste.

Ma vie sociale était inexistante, je l'avais sacrifiée sur l'autel du travail. J'avais honte de moi-même et je n'osais plus me présenter aux rares fêtes auxquelles j'étais encore invité. Je ne voulais pas entre les moqueries ou les remarques acerbes sur ma situation.

« Alors ? Tu n'as encore rien à vingt-cinq ans ? Il serait temps d'arrêter de glander » suivit de rires et d'autres remarques vulgaires que l'alcool fait surgir, déliant les langues de ceux que je fréquentais jadis. D'une classe sociale aisée, ils s'étaient pour la plupart orientés vers le droit ou des études de commerce et ils faisaient étalage de leur réussite, utilisant allégrement l'hyperbole pour la qualifier, car elle n'était pas toujours à la hauteur de leurs attentes, mais jamais ils ne l'avoueraient en public.

Quoi qu'il en soit, moi-même n'ayant rien à dire pour me pavaner, je fuyais ces fêtes et inventais toutes sortes d'excuses pour ne pas m'y rendre, m'isolant un peu plus et me réfugiant dans le travail. J'écrivais, je créais quelques sites pour des particuliers en ayant toujours le fol espoir que quelqu'un trouve mon CV à son goût sur toutes les plateformes d'emplois ou je l'avais déposé.

À cause de cette situation, je me privais de toute vie amoureuse et je refusais d'ailleurs de l'envisager.

Qu'avais-je à offrir à moi-même ? Je n'étais pas spécialement beau, le jeune ordinaire et à cet âge sans un sous et avec un avenir couvert par de sombres nuages, aucune jeune femme sensée ne se risquerait à aimer quelqu'un comme moi.

Cette misère amoureuse durait depuis plus d'une dizaine d'années et je m'y étais accommodée. Je ne comptais alors que sur moi-même et sur ma bonne étoile, je me refusais tout plaisir tant que je n'estimerai pas être présentable. En ce jour où toutes les pensées noires se bousculaient dans mon esprit pour avoir la première place et me tourmenter, il était bien difficile d'espérer que ma vie s'améliore. J'envisageais le métier de professeur en dernier recours, je ne pouvais être fardeau pour ma famille plus longtemps.

Mais de mes aspirations, il ne resterait alors plus rien, je ne ferais rien d'utile et ne voudrait alors pas mieux que l'horrible bonhomme que je venais de quitter. Un maillon de plus dans la chaîne humaine. Cette pensée m'était insupportable, quitter cette vie sans avoir rien fait d'utile ou quelque chose qui vaille la peine d'avoir vécu me terrifiait. Si je n'avais pas peur de la mort, car elle vient vous prendre tôt ou tard et vous ne pouvez qu'accepter cet état de fait, n'être qu'une fourmi dans l'immense fourmilière humaine était ma plus grande hantise.

Je n'aurais alors aucune utilité, un autre insecte immédiatement remplacé qui disparaît dans l'indifférence générale.

Était-ce trop exigé de vouloir être utile ou de réaliser quelque chose d'important ? J'ai souvent pensé que l'humain fondait une famille pour réaliser ce but. Le cercle familial était celui qui échappait à l'attraction du système. Les enfants étaient une sorte d'accomplissement en soi, les souvenirs laissés après la mort donnaient l'illusion d'avoir vécu.

Je n'avais aucun espoir en amour, ce cercle me serait à jamais fermé, pensais-je.

Lorsque la nuit tomba, alors qu'il était encore tôt, je m'enroulais dans ma couette, reniflant et retenant mes sanglots, ne voulant pas interpeller ma famille.

Ma terrible routine continua avant que je me tourne vers l'étranger et que je quitte la France pour tenter ma chance ailleurs ou l'on donnait la chance aux jeunes diplômés, accueillit les bras ouverts, car ils portaient le savoir avec eux. La France, incapable de conserver cette jeunesse là, ne cessait de se plaindre de leurs départs et ne gardaient que les incompetents sans toutefois faire quelque chose pour y remédier. Je quittais ses rivages le cœur serré, car quitter

le pays des lumières m'était très pénible, mais aux nobles esprits qui marquèrent les siècles du XVII au XX ont succédé les politiques corrompus et incapables. La bêtise crasse avait eût raison du pays et je m'envolais vers des cieux plus cléments, avec bien plus d'espoir de faire quelque chose de ma vie.